
M É M O I R E S

DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE DE

BRETAGNE

TOME XCVI • 2018

ACTES DU CONGRÈS
DE TRÉGUIER

Jean LE DÛ

L'imperceptible effacement de la langue bretonne
à Plougrescant au cours du xx^e siècle

TRÉGUIER ET SON PAYS - LA JUSTICE EN BRETAGNE
COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES
CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS HISTORIQUES
PATRIMOINE DE TRÉGUIER ET SON PAYS

L'imperceptible effacement de la langue bretonne à Plougrescant au cours du xx^e siècle

Il y a quelques semaines, j'ai transporté de Plouguil à Plougrescant en auto-stop un jeune homme d'une vingtaine d'années. Il avait toujours vécu à Plougrescant, me dit-il, et était issu d'une famille de souche locale. Je lui ai alors demandé, comme je le fais souvent dans ces circonstances, s'il savait comment on dit « du pain » en breton. Aucune idée. Si vous ne me croyez pas, faites-en l'expérience, lecteur qui connaissez sans doute l'étymologie supposée du verbe *baragouiner*.

Comment donc le breton a-t-il ainsi pu sortir de l'usage ? Pour essayer de vous l'expliquer, je vais, après quelques considérations générales, m'appuyer sur ma propre expérience et mes observations personnelles. Fils de marin, je suis né en 1938 à Dieppe, mais la guerre a ramené ma famille à Plougrescant où j'ai vécu jusqu'à l'âge de 8 ans. Je faisais partie de la catégorie des réfugiés, pour la plupart originaires de la commune, établis en majorité dans des ports normands, particulièrement Le Havre, la véritable métropole des gens de notre région. La langue de ma famille était le breton, mais on s'adressait à moi généralement en français en prévision d'un nouveau départ.

Au début du xx^e siècle, le breton était la langue usuelle de la presque totalité des habitants des zones rurales de la Basse-Bretagne, comme l'a montré Fañch Broudic dans sa thèse¹. Le français n'y était cependant pas inconnu, loin de là. Déjà au cours des années 1250 à 1280 la Bretagne ducale l'avait adopté comme langue administrative² alors que l'Île-de-France restait fidèle au latin durant presque tout le XIII^e siècle. Le breton, contrairement à l'occitan par exemple, n'a jamais servi à des fins administratives. Seule l'Église catholique en a fait un usage institutionnel jusqu'aux années 1950. Une hiérarchie des langues a donc toujours existé en Basse-Bretagne, que nous pourrions qualifier dans un premier temps de diglossie latin/breton puis de

1. BROUDIC, Fañch, *Évolution de la pratique du breton de la fin de l'Ancien Régime à nos jours*, dactyl, 4 vol., thèse d'État, Brest, Université de Bretagne occidentale, 1993, 1473 p., 216 tableaux, 167 graphiques, 30 cartes, illustr., annexes ; texte remanié *Id.*, *La pratique du breton de l'Ancien Régime à nos jours*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 1995, 490 p.

2. JONES Michael, « L'usage du français dans les archives de la Bretagne médiévale », *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, t. LXXXIX, 2011, p. 365-390.

triglossie latin/français/breton et enfin de diglossie breton/français, chacune des langues ayant sa fonction propre : le breton couvrait tous les besoins de la vie quotidienne et de la vie religieuse, le latin puis le français la vie administrative et intellectuelle. Au sein du breton lui-même existait une opposition entre le niveau paritaire, utilisé entre égaux, et le disparitaire, plus recherché et s'adressant aux personnes d'un rang plus élevé comme les médecins ou les prêtres. Le breton restait d'un usage purement oral, l'écrit étant surtout utilisé à des fins pédagogiques dans le domaine religieux. Toute ambition professionnelle a toujours passé par l'apprentissage du français. C'est bien ici même, à Tréguier, qu'a été publié en 1499 le *Catholicon*³ de Jehan Lagadeuc, dictionnaire breton/français/latin, composé, selon son auteur, « pour l'utilité des pauvres clercs de Bretagne [...] afin que par ce breton ils puissent parvenir à la connaissance du français et du latin ». Et je ne parle pas du grand succès dont témoignent les nombreuses rééditions des colloques français/breton qui ont servi en fait de manuels de français pour les bretonnants⁴.

La population plougrescantaise se partageait naguère majoritairement entre paysans et marins. Parmi ces derniers, on trouvait les pêcheurs locaux, les marins du commerce et de l'État, avec une certaine porosité entre les catégories. Tous les marins faisaient leur service militaire dans la Marine, ils étaient pêcheurs occasionnels ou le devenaient dès leur retraite et même certains paysans inscrits sur le rôle de bateaux gagnaient leur pension sans jamais mettre les pieds sur l'eau. En outre, les marins sans embarquement travaillaient souvent dans les fermes. On comptait marginalement quelques fonctionnaires venus de divers horizons – instituteurs, postiers, douaniers – souvent ignorant du breton, ce qui n'était pas un obstacle à leur intégration : rares sont les Français vivant au Niger qui éprouvent le besoin d'apprendre le haoussa ou le djerma. À l'école primaire arrivaient quelques enfants, souvent du bourg, qui étaient élevés en français, mais beaucoup de mes condisciples ne savaient que le breton, ce qui ne les empêchait pas d'apprendre à lire et à écrire en français au cours préparatoire ! Le breton local, que nous appelons *badume* « langue de chez nous⁵ », dominait,

3. FEUTREN, Jean (présentation et transcription), *Le Catholicon armoricain, reproduction de l'édition de Jehan Calvez détenu par la ville de Quimper (5 novembre 1499)*, Mayenne, Joseph Floch, 1977.

4. LE GOAZIOU, Ad., *Essai de bibliographie bretonne. La longue vie de deux « Colloques français et breton », 1626-1915*, Quimper, Le Goaziou, 1950.

5. LE BERRE, Yves, LE DÛ, Jean, 1991, « Langue et institutions. À propos du breton », dans Jean CHIORBOLI (éd.), *Les Langues polynomiques*, actes du colloque international des langues polynomiques, Université de Corse, 17-22 septembre 1990, Université de Corse, PULA, n° 3/4, p. 292-304. Les langues polynomiques sont, selon la définition qu'en donne Jean-Baptiste Marcellesi, son concepteur, « des langues dont l'unité est abstraite et résulte d'un mouvement dialectique et non de la simple ossification d'une norme unique, et dont l'existence est fondée sur la décision massive de ceux qui la parlent de lui donner un nom particulier et de la déclarer autonome des autres langues reconnues ». Il pensait à la situation du corse, sa langue maternelle, mais la notion s'est aussi appliquée à d'autres langues, comme le picard.

mais le français était bien sûr très présent. Langue de l'école, langue des institutions, langue de prestige. Les petites filles tendaient à parler français entre elles, une variété particulière, fortement teintée de breton : elles jouaient *petid'maison*, calqué sur le breton *c'hoari ti bihan* « jouer à la dînette », et utilisaient des mots curieux comme *qu'est-ce que ?* pour « comment ? », dont on se moquait en rétorquant *les caisses n'ont pas de queue* ! Cette variété aujourd'hui oubliée était sans doute proche de celle de la ville de Tréguier illustrée par Henri Pollès dans son roman *Sophie de Tréguier*⁶. J'ai recueilli dans *Du café vous aurez ?*⁷ nombre de ces expressions considérées comme pittoresques et aujourd'hui pratiquement sorties de l'usage. On se moquait du breton des gens de la ville en remarquant qu'ils grasseyaient (*gragouillad*). Je n'ai pas connu de Plougrescantais unilingues, mais certains s'exprimaient en un français hésitant. À un inconnu on s'adressait spontanément en français, le breton étant utilisé dans le cadre intime et dans le voisinage. Les linguistes des années 1970 affirmaient l'égalité absolue des langues, ce qui reposait sur un malentendu. Il est clair qu'aucune langue n'est supérieure à une autre du point de vue linguistique. Chacune a ses particularités, mais cela n'implique aucune hiérarchie. Ainsi le français, qu'on nous présente comme une langue d'une grande clarté, est-il imprécis dans des tournures comme *sa maison* : appartient-elle à un homme ou à une femme ? Pour lever l'ambiguïté on doit préciser « sa maison à elle » ou « sa maison à lui », alors qu'en breton oppose nettement *he zi* « sa maison à elle » à *e di* « sa maison à lui ». Le français n'a pas d'adjectif pour exprimer ce qui est « peu profond », alors que l'anglais oppose *deep* à *shallow* et le breton *don* à *baz*... C'est au niveau social que les langues sont inégales, ou plutôt qu'elles reflètent les inégalités sociales. Les bretonnants connaissaient instinctivement les règles qui présidaient à l'usage de l'une ou l'autre langue du répertoire linguistique dont ils disposaient. Ainsi ne s'adressait-on en breton à un inconnu qu'après des travaux d'approche très subtils qui se terminaient par la question rhétorique *C'hwi oar brezoneg ie ?* « Vous aussi vous savez le breton ? ».

Déjà au moment de la Première Guerre mondiale une certaine connaissance du français avait été répandue par l'école de Jules Ferry. Dès cette époque, des religieuses hébergeaient dans leur pensionnat du bourg beaucoup de petites filles de la commune qu'elles éduquaient uniquement en français. Langue de prestige et de la modernité, le français a timidement commencé à être pratiqué entre les deux guerres, surtout par les jeunes filles entre elles dans certaines circonstances, pour s'entraîner, en quelque sorte. Les livres étaient rares, mais on lisait ce qui se présentait. Je ne sais comment *Les Mystères de Paris* d'Eugène Süe⁸ sont arrivés dans la famille, mais ma mère, née en 1910, ainsi que ses sœurs l'avaient lu et en connaissaient même le vocabulaire

6. POLLÈS, Henri, *Sophie de Tréguier. Mœurs de village*, Paris, Gallimard, Nouvelle revue française, 1932.

7. LE DÛ, Jean, *Du café vous aurez ? Quand les Bretons parlent le français*, 2^e éd., Brest, Emgleo Breiz, 2011.

8. Paru sous forme de feuilleton dans *Le Journal des débats*, 19 juin 1842-15 octobre 1843, puis sous forme de livre à Paris, 1851.

argotique désuet comme *surin* et *suriner*. Dans les bals du dimanche après-midi on dansait les danses à la mode, et beaucoup de jeunes gens avaient leurs cahiers de chansons, en français bien sûr. Mais on n'avait guère l'occasion de pratiquer cette langue dans la vie quotidienne : les prêtres, les médecins, les notaires, les employés de mairie, tout le monde pouvait s'exprimer en breton.

On accuse couramment l'école d'avoir « tué » le breton. Si on ne l'entend plus guère, répète-t-on à l'envi, c'est parce qu'il était interdit de le parler à l'école sous peine de punition. Tout cela a bien existé, et pas seulement en Bretagne mais dans tout l'Empire français, tant en Bretagne qu'en Creuse ou au Sénégal. Le résultat n'était pas concluant en 1940, plus de soixante ans après l'instauration de l'école obligatoire. Contrairement à l'idée reçue, une langue n'est pas un être vivant doté de sensibilité. Elle est l'émanation de la société qui en fait usage ou cesse de le faire. Après la Grande Famine du milieu du xx^e siècle, les Irlandais ont volontairement changé de langue en imposant à leurs enfants l'apprentissage de l'anglais dans leurs *Hedge schools* ou « écoles de haies⁹ ».

Dans notre cas, ce qui a entraîné l'arrêt brutal de la transmission du breton, c'est la mutation rapide qui, en une trentaine d'années, a fait passer une région à l'agriculture archaïque au rang de première région agricole de France¹⁰.

Avant la Seconde Guerre mondiale

Jusqu'à la guerre, les innombrables petites exploitations routinières ne pouvaient pas nourrir les jeunes générations, qui étaient contraintes au départ. *N'eus ked arhant mesk an dud*, ou en français local, « Il n'y a pas d'argent parmi le monde » disait-on couramment. Déjà la crise des années 1930 avait été un fort accélérateur : mes deux oncles maternels, mon père et ses deux frères ont tous quitté la ferme pour la navigation, tandis que ma mère, ses deux sœurs et ses trois belles-sœurs ont toutes épousé des marins issus eux aussi de petites fermes. Ni moi, ni aucun de mes cousins et cousines ne sommes nés en Bretagne.

Pendant l'Occupation

La guerre a amené un flot de réfugiés dont beaucoup, originaires de la commune, avaient gardé une pratique quotidienne du breton, mais parfois, comme mes parents, s'efforçaient de parler en français aux enfants en prévision d'un nouveau départ.

9. FERNÁNDEZ-SUÁREZ, Yolanda, « An Essential Picture in a Sketch-Book of Ireland : The Last Hedge Schools », *Estudios Irlandeses*, 1, 2006, p. 45-57.

10. En 2014, la Bretagne (5 % du territoire national) était la première région française pour la production : du lait de vache (22 %), de la viande de porc (56 %), de la viande de volaille (dindes, poulets, canards, pintades), des œufs (41 %), des légumes frais et de ceux destinés à la transformation (pois, haricots verts, flageolets, épinards, choux-fleurs, brocolis, céleris-branche)...

On m'a raconté que des réfugiés ignorants du breton n'avaient trouvé que moi au sein d'un groupe d'enfants capable de leur répondre en français.

Le gouvernement de Vichy¹¹ avait autorisé un enseignement facultatif d'une heure et demi du breton qui n'a guère eu de succès. À Plougrescant un cours était dispensé par Abel Omnès, qui cumulait les singularités d'être protestant (il était le fils du pasteur) et militant breton. Une poignée d'enfants suivait cet enseignement, dont une de mes voisines, qui avait reçu en prix un petit ouvrage publié par Gwalarn, *Priñsesig an dour*, le premier livre en breton que j'aie lu. Mais cela est resté marginal.

La pratique du français au sein de la population sédentaire a probablement bénéficié de l'afflux de réfugiés. La radio et les séances de cinéma du samedi soir, qui avaient lieu dans des conditions rudimentaires au café Le Bitoux au bourg, ont certainement familiarisé les spectateurs avec la langue française parlée.

Après la guerre

Après la Libération, l'émigration a repris et s'est même accentuée, privant les agriculteurs de la nombreuse main-d'œuvre peu coûteuse dont ils disposaient jusque là. Dans le même temps, la révolution agraire s'est précipitée. Le premier changement visible a été le remplacement des charrettes traditionnelles par des plateaux à pneus, puis l'apparition des tracteurs et de toutes les machines agricoles modernes. Des cultures nouvelles, de meilleur rapport, sont apparues, notamment celles des choux-fleurs et des artichauts sous l'impulsion de colons léonards¹² à la recherche de terres nouvelles. Les cultivateurs les plus dynamiques se sont mis à agrandir leurs exploitations à mesure que les petites fermes disparaissaient, et pour cela n'ont pas hésité à s'endetter ; tel exploitant, qui se souvient encore du poids de la somme d'argent composée en grande partie de petites pièces amassées au fil des années qui lui a servi à payer son premier champ en 1946, disposait d'un compte en banque en 1952.

Comme je ne revenais que pendant les vacances d'été, j'ai pu observer une évolution impalpable dont personne sur place ne semblait avoir conscience. Ma première surprise a été d'entendre de jeunes enfants d'âge préscolaire, que j'avais connus uniquement bretonnants, s'adresser à moi dans un français approximatif : *Tu viens voir petit loue ?* « Tu viens voir le petit veau ? ». C'est qu'avec la révolution agricole tous les parents ont cessé quasi simultanément d'élever leurs enfants en français. Désormais, de nouveaux besoins se faisaient sentir : accès à l'information professionnelle, démarches auprès des banques, tenue des comptes, etc. Quand une langue n'est plus transmise, elle s'éteint mécaniquement au bout de quelques générations, mais de façon tellement insidieuse que les gens ne s'en aperçoivent pas. C'est par le même processus que la coiffe traditionnelle est progressivement sortie

11. Arrêté Carcopino du 12 décembre 1941.

12. De la région de Saint-Pol-de-Léon, dans le nord du Finistère.

de l'usage : les dernières jeunes filles à les porter, nées aux débuts du xx^e siècle, ont continué à le faire jusqu'à leur mort ou la disparition de la dernière repasseuse¹³. Un beau jour on a remarqué : « Tiens, c'est vrai, on ne voit plus de coiffes ! ». Vers 1950, le fait de s'adresser en français aux enfants était devenu la norme. Comme les parents continuaient à échanger en breton avec ceux de leurs enfants qui étaient nés pendant ou avant la guerre, on a vu se multiplier l'alternance entre français et breton au cours d'une même conversation selon des règles tacites intériorisées par tous – ce que les linguistes américains nomment *code-switching*. Deux frères de mes amis échangeaient toujours en breton, mais passaient automatiquement au français – même au milieu d'une phrase – dès que leur regard se posait sur moi. Jusqu'au début des années 1960, on pouvait encore entendre des jeunes garçons échanger en breton afin de marquer symboliquement leur entrée dans le monde des hommes, une sorte de rite initiatique qui allait de pair avec le fait de fumer ou de dire des gros mots.

« Le breton sera toujours là, ça ne s'apprend pas, ça s'attrape comme ça, comme l'air qu'on respire » : c'est à peu près ce qu'on me répondait quand je m'inquiétais du phénomène. Comme il restait la langue usuelle des plus âgés, les nouvelles générations en ont en effet conservé une connaissance passive pendant un temps, tout en n'échangeant qu'en français entre pairs, une langue fortement teintée par la phonétique du breton et mêlée de mots argotiques piqués à droite et à gauche. Comme eux-mêmes n'utilisaient que le français, leurs enfants n'entendaient plus guère de breton, sauf ceux qui étaient élevés par leurs grands-parents ou qui étaient issus de milieux très défavorisés. Les trois représentations des *Veillées du Trégor* animées par Maria Prat de Brélévénéz, près de Lannion – elle portait toujours fièrement sa coiffe – données à la salle des fêtes de 1961 à 1964 ont constitué une sorte de chant du cygne du vieux monde bretonnant. Rassemblant des sketches et des chants en langue bretonne, ces veillées eurent un succès extraordinaire. Les spectateurs prenaient un plaisir fou à entendre pour une fois évoquer leur vie dans leur langue sur un ton d'autodérision qui les enchantait. Leurs créateurs les avaient intitulées *Beilhadegou Treger*, mais les gens les appelaient en breton *ar Fêtes bretonnes* !, sans doute parce qu'inconsciemment ils sentaient qu'il s'agissait d'une manifestation à caractère quasi officiel qu'on devait par conséquent désigner d'un nom français...

Radio Quimerc'h a diffusé après la guerre une émission en breton le dimanche en début d'après-midi assez suivie par une partie de la population, en dépit de sa mauvaise réception sur ondes moyennes. Cependant, comme Pierre Hélias et Pierre Trépos, les auteurs-animateurs de cette émission, étaient bigoudens, leur parler était trop éloigné du breton local pour que les Plougrescantais puissent s'identifier à eux. En réalité, ce qui plaisait dans ces manifestations bretonnantes, c'était qu'elles permettaient de « rigoler ». Les émissions actuelles de FR3 sont ignorées

13. Le délicat repassage des coiffes n'était pratiqué que par des repasseuses extrêmement spécialisées.

de la plupart des bretonnants natifs, qui ne comprennent pas ce type de breton et ne s'intéressent guère aux sujets abordés, qui concernent surtout les jeunes générations.

Les gens nés au XIX^e siècle lisaient du breton – mon grand-père maternel, né en 1870, possédait et savait presque par cœur *Buhé ar Pevar Mab Hemon* « la Vie des Quatre Fils Aymon », une tragédie de 10 000 vers de treize pieds dont il n'a jamais connu la conclusion, étant donné que la dernière page en avait disparu. Les chroniques bilingues que Pierre Hélias a tenues dans le journal *Ouest-France* de 1964 à 1986 étaient épluchées par des lecteurs, curieux d'apprendre comment se disait tel mot ou telle expression en « vrai breton ». Mais cela ne dépassait pas le stade anecdotique, et il ne serait venu à l'idée de personne d'écrire en breton.

Pendant ce temps le progrès pénétrait partout : l'eau courante, arrivée vers 1957, a rendu les lavoirs obsolètes ; à ses débuts, la télévision a rassemblé les voisins chez ses premiers usagers – on venait voir *Intervilles* – avant d'enfermer les gens chez eux ; les maisons se sont modernisées, on a installé le chauffage central et fermé les portes des maisons qui auparavant restaient toujours ouvertes... Le stock très riche de formules utilisées pour se saluer en chemin – on ne dit pas bonjour en breton – n'a plus eu de raison d'être quand les déplacements se sont faits en voiture...

La situation sociolinguistique en 1975

La vie officielle de la commune se passait en français, et plusieurs conseillers municipaux ne connaissaient que cette langue. À l'église comme au temple, le breton ne s'entendait que dans quelques cantiques. Plusieurs commerçants l'ignoraient, de même que le receveur des postes. À la mairie, en revanche, le breton était très utilisé, surtout par les personnes les plus âgées. Au moment où je rédigeais ma thèse¹⁴, vers 1975, j'ai voulu avec mes modestes moyens faire le point sur la pratique réelle de la langue. La secrétaire de mairie était Denise Le Gall, ma cousine, bretonnante elle-même et en poste depuis 1947. Étant la personne qui connaissait le mieux l'ensemble des habitants de souche locale, elle a accepté de bonne grâce de classer les 200 premières personnes inscrites sur la liste électorale en six catégories : 1) connaît uniquement le breton ; 2) parle davantage le breton que le français ; 3) parle indifféremment les deux langues ; 4) comprend le breton, peut le parler, mais parle surtout le français ; 5) comprend le breton, mais ne le parle jamais ; 6) ne connaît pas le breton.

Les résultats, qui n'ont bien sûr qu'une valeur indicative, semblent donner une image assez juste des pratiques linguistiques de la commune il y a une quarantaine d'années :

- pour vingt-cinq personnes, nouvelles venues dans la commune, on n'a évidemment aucune réponse ;

14. *Le parler breton de la presqu'île de Plougrescant (Côtes-du-Nord)*, Brest, 1978.

- parmi les trente personnes totalement ignorantes du breton, on trouvait des jeunes mariés, mais aussi des retraités venus d'autres régions ;
- tous les bretonnants savaient le français ;
- le groupe le mieux représenté était constitué par les 121 personnes dont la langue habituelle était le breton, qui constituait 69 % des personnes connues : 84,30 % d'entre elles avaient plus de 40 ans ;
- 54 personnes seulement utilisaient le français comme langue principale, voire unique.

En résumé, la connaissance et surtout la pratique du breton diminuaient de façon très sensible avec l'âge : 64,2 % des moins de 40 ans parlaient surtout le français, même si 49 % d'entre elles comprenaient très bien le breton.

Chez les enfants de l'école publique

En mai 1975, avec l'accord de l'inspecteur départemental de l'Éducation nationale et grâce à l'aimable coopération des instituteurs, j'ai pu interroger personnellement l'ensemble des enfants de l'école publique, qui regroupait les deux tiers des écoliers de la commune. Il y avait quatre-vingt-six présents sur les quatre-vingt-huit inscrits au moment de l'enquête, partagés exactement en quarante-trois garçons et quarante-trois filles.

Pour faire court, il est ressorti de cette enquête que la place du breton au sein de cette génération était négligeable, puisque cinquante-deux enfants déclaraient ne pas du tout le comprendre, que seuls dix-huit affirmaient bien le parler et seize le parler un peu – ce qui en réalité se résumait à la connaissance de quelques expressions courantes. Remarquons que les chefs de famille étaient majoritairement des marins (sur un total de cinquante-cinq pères, ils étaient trente-cinq, dont vingt-sept du commerce, cinq pêcheurs et deux marins de l'État), les autres étant artisans, ouvriers, commerçants, enseignants et un seul cultivateur. La composition de la population a changé depuis cette époque, étant donné la chute vertigineuse du nombre de marins, remplacés à bord des navires par des personnels étrangers aux conditions sociales inférieures. Aujourd'hui en 2018, il ne reste plus un seul marin parmi les parents des soixante-six élèves de l'école.

Selon les enfants, leurs parents n'échangeaient qu'en français. Seuls quelques grands-parents s'adressaient occasionnellement à eux en breton, ce qu'il faut sans doute interpréter par l'usage occasionnel de quelques plaisanteries ou réprimandes. Les rares mots de breton prononcés dans la cour survenaient au cours de jeux quand les petits prétendaient imiter les adultes « pour rigoler ».

En revanche, soixante-deux enfants affirmaient qu'ils auraient aimé savoir le breton pour, disaient-ils, « parler avec les hommes », « avec un grand-père ou une grand-mère », « avec les vieux », « avec leur père ou leur mère », « pour pouvoir comprendre », « comme ça, on saurait une langue », et aussi, ce qui s'entend fréquemment de nos jours comme une évidence, « parce qu'on est en Bretagne »...

Certains enfants ne comprenant pas du tout le breton déclaraient que leurs parents le parlaient entre eux à l'occasion : on a pu constater ce phénomène dans tout le pays bretonnant. Tout se passait comme si le breton faisait partie d'un monde adulte qui leur était étranger. Si on refaisait l'enquête en 2018 il est probable qu'on ne trouverait chez eux nulle trace d'accent ni de vocabulaire breton.

Je n'ai pas fait la même enquête auprès des enfants de l'école privée, mais, comme j'en connaissais un certain nombre, je pense pouvoir affirmer que les résultats n'auraient guère différé.

Aujourd'hui

Si le breton était encore connu d'une majorité des habitants de Plougrescant, on se trouvait à une époque charnière qui allait mener à terme à la transformation d'une commune bretonnante en une commune parfaitement francophone, le breton ne subsistant plus que dans des échanges forcément limités entre personnes de plus en plus âgées. Cette véritable révolution sociale s'est faite sur la pointe des pieds, sans que la population concernée n'en prenne conscience¹⁵. On n'entend désormais plus guère de breton. Les personnes âgées ne peuvent le parler qu'entre elles et seulement hors de la présence de leurs cadets. Leurs références, issues essentiellement de la télévision et des journaux, sont essentiellement en langue française, ce qui les entraîne de plus en plus à poursuivre leur conversation en cette langue. Si leur français reste souvent fortement teinté de breton, celui des quinquagénaires n'en conserve plus de traces. Les noms de lieux, prononcés il y a quelques décennies sous leur seule forme bretonne même en parlant français sont désormais prononcés à la française : *Ralèwi* est *Ralévi*, et *Beg Vilin* devient parfois... *Bec Vilain* !

Il semble que des émissions de radio en breton soient suivies par quelques personnes, mais la télévision en breton est boudée par les anciens, parce qu'elle traite de sujets qui ne les intéressent pas et que le type de breton qu'on y entend leur est étranger.

Jadis purement oral, le breton s'exhibe de plus en plus à l'écrit dans la signalisation officielle. Les revues du conseil départemental et du conseil régional publient des articles en un breton « savant » que personne ne peut comprendre, malgré les lexiques qui les accompagnent pour traduire les néologismes. Sur le panneau à l'entrée du bourg on peut lire *Plougouskant*, au fronton de la mairie figure le mot *Ti-Kêr* (mot qui ne s'est jamais dit à Plougrescant où la forme bretonne ancienne était *Ti-Gomun*). Les voies publiques avaient toutes un nom, bien sûr uniquement oral, qu'on ne connaît plus guère. Pour les besoins de la Poste on en a créé de nouveaux, en breton, la plupart commençant par *Hent* « route » : ces noms

15. LE DÛ, Jean, « Dans le silence de l'histoire », *Quaderni di Semantica, Studi in onore di Mario Alinei*, Bologna, 2006, p. 327-338.

à l'écriture parfois complexes sont souvent un sujet de perplexité pour les livreurs extérieurs à la région. Petit à petit, une néo-culture bretonne sans rapport avec la tradition locale s'enracine, comme partout en Bretagne : biniou, galettes de blé noir, *kouign amann*, *kig-ha-farz*. Je me souviens de l'arrivée des *festou-noz*¹⁶, quand des gens de Plougrescant s'initiaient à des danses bretonnes dont ils n'avaient jamais entendu parler auparavant. Un jumelage aujourd'hui éteint a fonctionné un temps avec An Spidéal près de Galway, en Irlande, sous le prétexte d'une supposée amitié interceltique... et grâce à la création de la compagnie maritime *Brittany Ferries*. Le dernier avatar de ce courant est la création de statues kitsch de saint Gonéry¹⁷ et de sa mère sainte Éliboubane dans la fameuse *Vallée des Saints* de Carnoët...

Pour conclure

J'ai accepté de faire cette communication à la demande de Fañch Broudic et aussi parce que le colloque se déroule à Tréguier. Ce n'est pas de gaîté de cœur que je constate avoir eu raison depuis longtemps en prédisant l'extinction programmée de la langue bretonne. Vous aurez compris qu'elle était prévisible étant donné les circonstances. Mais il ne fallait pas le dire sous peine d'être taxé de « pessimisme », comme s'il y avait là un jugement de valeur. Jouer les Cassandre n'est pas un rôle enviable.

Il est d'autant plus difficile de parler sereinement de cette affaire que la langue bretonne occupe une place à part dans l'imaginaire breton et français, pour des raisons diverses et parfois opposées. Elle est symbole d'incommunicabilité – « bégayer », « mal parler » se dit *bretonner* dans tous les parlers populaires de Liège à Nice. Elle est aussi un bien patrimonial dans le cadre national : ne lit-on pas dans l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert que « [...] notre françois n'est rien autre chose que le gaulois des vieux Druides... » ? Elle est aussi liée au mythe arthurien, bien que n'en ayant pas été le vecteur. Elle est enfin, dans une certaine vision nationaliste de l'histoire de la Bretagne apparue au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle, une langue importée de toutes pièces de l'Île de Bretagne au haut Moyen Âge¹⁸, fondant une nation distincte et conquérante, liée aux pays celtiques d'outre-Manche et conservant des valeurs sacrées mises à mal par la Révolution française – d'où l'image du Breton fidèle et têt¹⁹.

16. Créés à Poullaouen par Loeiz Roparz sous leur forme actuelle.

17. Pudiquement rebaptisé en breton *Goneri* au lieu de *Koneri*, français oblige !

18. LOTH, Joseph, *L'émigration bretonne en Armorique du V^e au VII^e siècle de notre ère*, Rennes, 1883, réédition Slatkine Reprints, Paris-Genève-Gex, 1980.

19. Dans « La poésie des races celtiques » (*Revue des Deux Mondes*, 1854), Ernest Renan écrivait : « Jamais famille humaine n'a vécu plus isolée du monde et plus pure de tout mélange étranger. Resserrée par la conquête dans des îles et des presqu'îles oubliées, elle a opposé une barrière infranchissable aux influences du dehors : elle a tout tiré d'elle-même, et n'a vécu que de son propre fonds. De là cette puissante individualité, cette haine de l'étranger qui, jusqu'à nos jours, a formé le trait essentiel de ces peuples ».

Bref, pour toutes ces raisons parfois contradictoires, elle est porteuse de rêves qu'on ne brise pas impunément. Tandis que les véritables locuteurs du breton hérité cessaient de le transmettre sans y prêter attention, les descendants des classes aisées se faisaient les défenseurs sourcilleux de la langue de ceux qui étaient naguère qualifiés de ploucs.

Cette histoire singulière d'une langue à laquelle je suis profondément attaché depuis l'enfance a informé une réflexion scientifique que je partage depuis plus de quarante ans avec mon compère Yves Le Berre²⁰ et, partant de là, des rapports entre langues et société au sein de ce qu'on appelle la sociolinguistique.

Jean LE DÛ
Professeur émérite des Universités
Université de Bretagne occidentale, Brest

RÉSUMÉ

Au cours de la deuxième partie du xx^e siècle, la population de Plougrescant – prise ici comme représentative d'un phénomène général – a progressivement changé de langue comme sans s'en apercevoir. La transformation brutale d'une Basse-Bretagne considérée comme routinière et retardataire en la première région agricole de France a entraîné des bouleversements si profonds dans la façon de vivre et dans les mentalités que la population actuelle n'a plus grand chose à voir avec celle de 1945. Nous essayons de montrer dans cet article la façon dont s'est opérée cette révolution silencieuse.

20. LE DÛ, Jean et LE BERRE, Yves, « Parité et disparité, sphère publique et sphère privée de la parole », *La Bretagne Linguistique*, 1996, p. 7-25, dans Yves LE BERRE, Jean LE DÛ (dir.) « Badume, standard, norme » : le double jeu de la langue, actes du congrès de Brest, 2-4 juillet 1994, *La Bretagne Linguistique*, 10, 1996 ; LE DÛ, Jean et LE BERRE, Yves, « Le qui pro quo des langues régionales : sauver la langue ou éduquer l'enfant ? », dans Christos CLAIRIS, Denis COSTAQUEC, Jean-Baptiste COYOS, *Langues et cultures régionales de France : état des lieux, enseignement, politiques*, Paris-Montréal, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 1999, p. 71-83.

